

## Le chemin des souvenirs

Claquement de porte. Visage fermé. Silence, ça ne va pas. Moment délicat. Dois-je lui demander ce qu'il se passe au risque qu'il explose ou alors le laisser se murer dans un silence dangereux ? Je l'observe attentivement à la recherche d'un signe, d'une quelconque raison expliquant son état. Parfois, je me demande ce qui se cache derrière ce regard. Est-ce une grande sensibilité, un sens aigu de l'injustice, une souffrance que la colère camoufle ou alors exprime ? Comment le savoir quand les mots ne sortent pas ? Comment le savoir quand je le sens si éloigné et proche à la fois ? Petit, il était facile de l'accompagner dans ces moments d'emportement. À vrai dire, à cette époque, ses parents s'en occupaient plus que moi : je les voyais œuvrer en concordance pour trouver les bonnes paroles, les bons gestes pour l'aider au mieux. Je me remémore les conversations téléphoniques où ils me partageaient leurs doutes, leurs inquiétudes, leurs peurs. « A-t-il besoin de pratiquer du sport, de voir un psychologue ? » Je leur offrais une oreille compatissante et rappelais, avec un petit sourire, l'enfance de Mathilde et la manière dont on s'est occupé d'elle avec sa mère. « Tu te souviens de toi à son âge ? » J'entendais un rire léger au bout du fil suivi d'un merci soufflé. Aujourd'hui, tout a changé. Je suis seul avec un petit-fils adolescent au cœur à vif et aux parents de l'autre côté de la Terre, joignables une heure toutes les deux semaines, calée entre les rendez-vous d'un horaire bien chargé.

Cette colère, je ne la comprendrai jamais et ne l'ai que rarement ressentie. Force perceptible, tension enflammée, je la sens gronder dans le corps de Léo quand chacun de ses muscles se contracte tour à tour. « Endurcis-toi, bon sang ! Essuie-moi ces larmes, je ne veux plus les voir. T'as compris ? » Les mots douloureux de mon père, patriarche aux yeux éteints, flottent un moment dans mon esprit. Si seulement il avait compris. Si seulement... mais il est trop tard maintenant et depuis longtemps. Parfois, j'aurais aimé qu'il me regarde vraiment, qu'il plonge sans retenue dans mon univers et découvre l'homme que j'étais, que je suis encore un peu, fatigué simplement. Pourtant, j'ai laissé cet espoir filer plusieurs années auparavant. Il s'est envolé pour rejoindre mes rêves et mes désirs inassouvis ou inatteignables, ceux d'un vieil homme qui a vécu la majorité de son existence à créer l'image que l'on attend des citoyens nés avec un chromosome Y. Travailleur, mari, père puis grand-père, retraité, qui est-ce qui a connu l'être qui se cachait derrière cette façade ? Qui est-ce qui a entrouvert les portes de la cage étouffante qui enserrait mon cœur pour y trouver l'homme sensible et aimant ? Trop peu de monde... trop peu... Et ton sourire, et tes yeux.

Du coin de l'œil, je surprends Léo se diriger lourdement vers la cuisine d'un pas rapide. Il croise mon regard et se fige.

- Allez, viens. Il faut que je t'emmène quelque part. Je m'exprime d'un ton clair presque un peu dur.
- Non merci. Laisse-moi tranquille.
- Cette fois, je ne te donne pas le choix.

Je m'attends à une vague déferlante de paroles, de cris et de reproches, pourtant il obtempère sans un mot. Rapidement, j'empoigne d'une main malhabile mon sac, mes clés,

mes chaussures, ma veste et descends les escaliers les os grinçants, direction ma chère Peugeot, vieillie par les années d'aventures communes. Ah qu'est-ce que j'en ai vécues avec elle ! J'en profite de chacune, car le temps de renoncer à la conduite adviendra d'une seconde à l'autre. Mauvaise vision, audition en perdition, mémoire en faillite, l'espace entre les contrôles se rapproche à chaque fois. (La vieillesse ne nous laisse donc aucun repos.) Je m'installe au volant, l'effleure du bout des doigts avant de l'empoigner fermement et tourne la clé ressentant le plaisir d'entendre le moteur ronronner. Léo s'assoit à mes côtés, emmuré dans une atmosphère lourde de silence. Au rythme des mélodies d'Édith Piaf, Barbara et Anne Sylvestre, nous roulons des routes citadines aux chemins de campagne cabossés. Je fredonne. « *Ah quel joli temps, le temps de se revoir* ». Il se renfrogne. « *Jamais les fleurs de mai n'auront paru si belles.* » Grand soupir, il lève les yeux au ciel. « *Quand tu me reviendras, avec les hirondelles car tu me reviendras, mon amour, à demain*<sup>1</sup>. »

– Grand-papa, arrête avec ces chansons. Elles sont trop mélancoliques. Je peux mettre ma musique ? Sinon je vais finir par m'endormir.

– Oh ! Tu parles maintenant ? je lui lance un coup d'œil espiègle. Ah ah, que vois-je ne serait-ce pas un petit sourire ?

– Arrête !

Je l'observe, avec amusement, se créer un air détaché et maussade. Mesdames, messieurs, spectacle ! Quelle performance ! En réalité, je profite de chaque instant où j'ai la chance de le voir grandir, se poser des questions et prendre sa place dans un espace rempli d'espoir même si cela se forme également de tensions, de doutes et de calques. Je l'aime, cet enfant, de tout l'amour qu'il me reste. Si je suis au bout de mon chemin, si j'ai déjà été père et grand-père, lui n'est qu'au début de ses découvertes parfois douloureuses, parfois inespérées mais toujours, toujours nécessaires pour se relever, pour s'élever. Je retrouve en lui la même lueur que je connaissais si bien dans ton regard, malgré l'absence de lien sanguin, comme si l'amour était plus fort.

Enfin, nous arrivons. Les portes claquent. Nos pas se font entendre d'un léger bruissement. Nous commençons à gravir la colline à mon rythme ralenti. Les oiseaux témoignent de nos souffles courts d'effort. Les arbres et buissons ressentent les battements de nos cœurs dans le silence qui nous enveloppe. Un silence de gêne ou de respect ? Qui le brisera en premier ? Un jeune garçon n'apprend pas à se confier pourtant, je lui laisse le temps dans notre ascension de trouver les mots. Il sait qu'il peut avec moi. Petit à petit, les souvenirs que cet endroit m'offre se recréent et dansent derrière mes paupières. Ici, j'ai pu aimer librement sans jugement, la nature comme seul public. Je pose ma main ridée sur l'épaule de Léo afin de m'y appuyer pour les quelques mètres qui nous séparent du sommet et de la vue magnifique qui nous attend par tous les temps. Il ne bronche pas. Une poignée de minutes plus tard, nous atteignons le haut du monticule. Je m'asseye avec difficultés pour

---

<sup>1</sup> Septembre, Barbara, 1965

reprendre mon souffle avant de lever les yeux vers mon cher paysage quand je sens mon petit-fils se défaire de son malaise et se tourner vers moi.

– Dis, grand-papa, qui a été ton grand amour, était-ce grand-mère ?

Ah, une histoire de cœur, j’y pensais, bien que je ne croyais pas qu’il aborderait ce sujet. Mais nous y sommes et il attend une réponse. Je doute. Est-ce vraiment le moment de chambouler son univers, ses croyances ? Est-ce que la manière dont il me perçoit changera ? Je repousse cet instant, je le sais, pourtant, depuis quelques années, je sens mes forces faiblir et mon énergie s’étioiler goutte à goutte. Je ne sais pas combien de temps il ne me reste à vivre et de grandes questions prennent de l’ampleur dans mon esprit : comment transmettre mon histoire à la jeune génération sans retenue, avec ma sincérité et mes failles, mon espoir et mes peurs ? Comment leur faire découvrir la richesse de l’amour et ses différentes manières de se manifester ? Comment vous faire honneur à vous, Robert, mon amour, Marguerite, mon âme sœur, mon amie ? Je vous porte avec moi dans mon cœur, chaque jour, chaque minute, chaque seconde. Vous vous y êtes logés dès le premier regard et vous y resterez jusqu’à ce que je vous rejoigne. Je vous écris parfois quand la solitude m’enlace et que le temps s’étire à me rendre fou ou encore quand j’ai besoin de vous partager la lumière d’automne, le sourire malicieux de Léo, les enfants qui jouent au parc, tous ces brins de beauté dont vous n’êtes plus témoins depuis de longues années. Marguerite, tu m’as comprise dès que nos yeux se sont croisés. Je cherchais un repère, une stabilité et je t’ai trouvée, toi, tes cheveux courts et ton regard fier. Quelle belle paire nous formions ! Ils n’y voyaient que du feu. Notre accord harmonisait ton désir d’indépendance et de liberté avec ma déviance dans une époque qui n’y laissait aucune place. Nous avons appris à vivre ensemble, tout en nous donnant de l’espace pour nos vies privées, et nous aimer à notre manière belle et unique, si bien que nous avons finalement décidé de créer notre propre famille. Robert, tu as bouleversé toutes mes habitudes, toutes mes certitudes. Tu m’as ouvert les yeux à un amour que j’estimais propre au conte de fée. Tu m’as inspiré et donné la force de vivre sans survivre. J’aurais adoré que tu rencontres ma petite tribu. Vous me manquez, mes amours, mes amis, tous les jours.

Avec un sourire triste aux lèvres, je me tourne en direction de mon petit-fils et déclare :

– Mon cher Léo écoute-moi bien, il est venu le temps pour moi de te transmettre mon parcours et la mémoire qui m’anime car toute mémoire mérite d’être entendue pour ce qu’elle est, pour ce qu’elle questionne, pour ce qu’elle engendre, afin qu’elle perdure à travers les générations et témoigne de nos racines, de notre héritage.